



Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

21 | 2008
Varia

Grammata et stoikheia. Les scholies à La grammaire de Denys le Thrace

Jesper Svenbro



Édition électronique

URL : <http://kernos.revues.org/1616>

DOI : 10.4000/kernos.1616

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion
grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Jesper Svenbro, « *Grammata et stoikheia*. Les scholies à *La grammaire* de Denys le Thrace », *Kernos* [En ligne], 21 | 2008, mis en ligne le 01 octobre 2011, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://kernos.revues.org/1616> ; DOI : 10.4000/kernos.1616

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Kernos

Grammata et stoikheia

Les scholies à *La grammaire* de Denys le Thrace

Grammata et stoikheia : le choix du sujet peut paraître curieux pour cette commémoration du grand historien de la religion que fut Jean Rudhardt et exige, me semble-t-il, une explication liminaire de ma part.

Au cours de mes études, j'ai appris à m'intéresser aux phénomènes de vocabulaire, d'abord en étudiant, il y a longtemps, avec Eric Havelock aux États-Unis, je me souviens en particulier d'une série de séminaires en 1969-1970 où il était question du moi socratique et où notre enquête portait sur les pronoms réflexifs à la fois dans les dialogues socratiques de Platon et les comédies d'Aristophane faisant intervenir Socrate¹. Quelques années plus tard, Jean-Pierre Vernant m'a montré comment il fallait s'y prendre pour accéder à la façon grecque de penser, par exemple, ce que nous appelons le « travail » (dont le grec n'a pas de traduction simple)².

Pour accéder à des notions grecques, il fallait passer par l'étude du vocabulaire. Lorsque, en 1977, j'ai commencé à travailler sur le sacrifice dans le cadre d'un projet lancé par le Centre de Recherches Comparées sur les Sociétés Anciennes, aujourd'hui Centre Louis Gernet, j'ai découvert un troisième maître du genre : Jean Rudhardt, dont l'approche phénoménologique m'a paru exemplaire³. Approche qu'André Hurst développe ici même dans son « Introduction »⁴ et que je résumerais très simplement en disant qu'il s'agit d'explorer le monde vécu de l'autre en « se mettant à sa place » ou, mieux peut-être, en le découvrant de l'intérieur. Dans *Notions fondamentales*, cette approche nous a rendu des services inestimables.

Par la suite, entamant une enquête sur la lecture en Grèce ancienne, j'ai mis en pratique cette approche, de source triple par conséquent, en me concentrant sur le « vocabulaire du lire grec », dans une perspective très certainement

¹ Cf. E.A. HAVELOCK, « The Socratic Self as it is Parodied in Aristophanes' *Clouds* », *YCIS* 22 (1972), p. 1-18.

² J.-P. VERNANT, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, 1969² [1965], p. 183-247 (section 4 : « Le travail et la pensée technique »).

³ J. RUDHARDT, *Notions fondamentales de la pensée religieuse et actes constitutifs du culte dans la Grèce classique*, Paris, 1992² [1958].

⁴ Voir *supra*, p. 131 sq.

phénoménologique⁵. D'une certaine manière, c'est l'aboutissement de ce travail-là que je voudrais vous présenter ici en pensant à l'intérêt que Rudhardt avait pour la linguistique, dont il a assimilé la version saussurienne déjà lorsqu'il était au lycée, je ne pense pas présenter un hors-sujet en vous proposant la conclusion d'une enquête qui partait de la question : pourquoi les Grecs ont-ils eu – pendant des siècles, voire pendant un millénaire – deux termes pour dire « lettre alphabétique » ? Question de vocabulaire, question de grammaire, question de religion également, s'il est vrai que l'acte de lire, chez les Grecs, prend parfois la forme d'un acte cultuel⁶.

À l'époque où je commençais mon enquête sur la lecture en Grèce ancienne, je me demandais donc comment exprimer le fait de « lire »⁷, mais également, pourquoi le grec avait deux termes, *grammata* et *stoikheia*, pour dire ce que le français exprime avec un seul, à savoir « lettres ». En fait, les deux questions sont liées.

Le hasard a voulu qu'à ce moment-là (1985) Roger Chartier ait publié un ouvrage collectif consacré à la lecture, *Pratiques de la lecture*. Dans l'article qui est placé en tête de l'ouvrage, « La lecture et ses difficultés », François Bresson constate d'abord que les difficultés de la lecture ne tiennent pas tellement à la simple identification des lettres individuelles : par exemple, même des lettres écrites à l'envers sont facilement identifiables par les lecteurs dans notre système d'écriture. Les difficultés, dit-il, résident plutôt dans la « correspondance entre la séquence graphique et la séquence parlée »⁸. Bresson, qui n'est pas helléniste mais spécialiste de l'apprentissage de la lecture dans le monde contemporain, utilise donc le mot « séquence », par opposition à la lettre individuelle, prise hors contexte, identifiable même par celui ou celle qui, tout en connaissant les lettres de l'alphabet, ne sait pas *lire* pour autant. J'avoue volontiers que cette distinction, capitale, qui va de soi à un tel point qu'elle semble soit évidente soit insignifiante, m'a été très précieuse et m'a guidé dans mon travail. Autrement dit, mon approche à la lecture des anciens Grecs a été déterminée, à un moment décisif, par la distinction établie par Bresson pour la lecture moderne. Approche risquée, dirait-on peut-être. Je dirais plutôt : hypothèse de travail nécessaire et qui m'a obligé de poser un certain nombre de

⁵ Voir J. SVENBRO, *Phrasikleia. Anthropologie de la lecture en Grèce ancienne*, Paris, 1988 ; « La Grèce archaïque et classique : l'invention de la lecture silencieuse », in G. CAVALLO, R. CHARTIER (éds), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, 1997, p. 47-77 (spéc. p. 48-55 : « Vocabulaire du "lire" grec »).

⁶ Cf. J. SVENBRO, « La cigale et les fourmis. Voix et écriture dans une allégorie grecque », *ORom* 18 (1990), p. 16.

⁷ Voir en particulier J. SVENBRO, « La lecture à haute voix. Le témoignage des verbes grecs signifiant " lire " », in Cl. BAURAIN, C. BONNET, V. KRINGS (éds), *Phoinikeia Grammata. Lire et écrire en Méditerranée*, Liège/Namur, 1991, p. 539-548.

⁸ F. BRESSON, « La lecture et ses difficultés », in R. CHARTIER (éd.), *Pratiques de la lecture*, Paris, 1985, p. 15.

questions. Notamment celle-ci : les Grecs de leur côté ont-ils fait la distinction entre la *lettre individuelle* et la *séquence de lettres* ? Distinction que, spontanément, j'ai comparée à celle entre atomes et molécules en physique.

Pour quelqu'un qui part à la recherche de cette distinction chez les Grecs, il est clair que le terme *stoikheion* devient vite très suggestif. Pourquoi ? Parce que, tout simplement, il est dérivé du verbe *steikhein*, signifiant « marcher », « avancer en marchant », « marcher en rangs ». Dans le terme *stoikheion*, il semble donc y avoir des connotations d'alignement, de rang, de mouvement, ce qui nous laisse avec la notion de séquence, de *mouvement séquentiel*, qui convient parfaitement au deuxième terme dans la distinction établie par Bresson. Du coup, *gramma* tombe en place dans l'autre case, car il semble difficile de nier que *gramma* signifie, entre autres choses, « lettre individuelle ». D'une certaine façon, l'affaire semble réglée. En réalité, il s'agit toujours d'une hypothèse, dont il faut explorer les implications et dont il faut mettre la validité à l'épreuve.

L'exploration d'abord. Lorsque j'ai essayé quelque chose comme une analyse phénoménologique du verbe que les Athéniens utilisaient pour dire « lire », à savoir *anagnôskein*, je me suis heurté à la façon dont le Liddell-Scott-Jones explique les étapes logiques par lesquelles ce verbe en serait venu à signifier « lire » : « of written characters, *know them again*, and so, *read* »⁹. Essayons d'explicitier cette façon de comprendre *anagnôskein*, « lire ». À un moment donné dans le passé, le lecteur imaginé par le LSJ a donc connu les lettres alphabétiques ou, en tout cas, certaines d'entre elles. quelque temps passe. vient ensuite une situation dans laquelle le même lecteur est, de nouveau, placé devant des lettres, que, maintenant, il « connaît de nouveau » (= « re-connaît »), ce qui voudrait dire, à en croire notre dictionnaire, qu'il les « lit ». Ainsi, le fait de re-connaître les signes écrits, c'est-à-dire les identifier (« ainsi que je l'ai appris, ceci est un B, cela est un A... »), équivaudrait à une véritable lecture.

Or, les remarques de Bresson, sinon mes propres souvenirs de lecteur débutant, m'avaient mis en garde contre ce genre de simplifications, et je me suis donc méfié du LSJ sur ce point¹⁰. Car, comme tout le monde le sait, le fait de pouvoir identifier les lettres individuelles ne signifie pas forcément qu'on peut lire. On arrive relativement vite à apprendre les formes des lettres et donc à les « connaître ». La lecture ne saurait pourtant être la simple répétition de ce « connaître » initial en un « re-connaître » de la lecture. La lecture ne saurait consister en une reconnaissance du nom des lettres. Si j'arrive à identifier les lettres, l'une après l'autre, très bien, mais cela ne veut pas encore dire que je lis. Car c'est une autre paire de manches que d'arriver à voir, dans les lettres alignées sur un quelconque support d'écriture, un mot, voire une phrase entière, à voir ce que Bresson appelle la « correspondance entre la séquence graphique et la séquence

⁹ H.G. LIDDELL, R. SCOTT, H.S. JONES, *A Greek-English Lexicon*, Oxford 1949⁹, p. 100.

¹⁰ J'aurais pu utiliser Aristote, *Métaphysique* VII, 17, 8-12 (1041b 11-33) pour me justifier ; mais à l'époque je n'y avais pas fait attention.

parlée ». On peut voir les *lettres* sans pour autant voir cette *correspondance*, dirais-je¹¹. Autrement dit, il est difficile, voire impossible, de suivre le LSJ et de penser que la « reconnaissance » à laquelle le verbe *anagnînôskein*, « lire », fait référence soit la reconnaissance de lettres individuelles.

Alors, qu'est-ce que les anciens Grecs « reconnaissaient » en lisant ? Je répondrais que le lecteur ancien, en lisant à haute voix et donc en écoutant sa propre voix, reconnaissait la séquence de sons ainsi produite « comme du langage »¹². En prononçant les lettres en ordre, on arrive effectivement à recomposer le mot, ou le discours, qui a été dé-composé en elles. Au moment où le lecteur entend le mot, non identifié jusqu'alors, qu'il recompose acoustiquement, on peut dire que le lecteur *anagnînôskei*, au sens double : « il reconnaît » et « il lit ».

En Grèce archaïque, pas d'orthographe réglementée, l'écriture ignore pratiquement les signes de ponctuation, on constate l'absence assez massive du signe intervalle, et l'absence de lettres minuscules. De notre point de vue, la tâche du lecteur semble rencontrer toute une série d'obstacles, empêchant la lecture rapide – et, dans notre cas, silencieuse – à laquelle nous sommes habitués. Pour explorer cette situation du lecteur archaïque, pour me familiariser avec elle, je me suis très tôt mis à transcrire, en majuscules et sans intervalle entre les mots, des textes en suédois – qui est ma langue maternelle – et surtout des textes suédois écrits en dialecte. Je les ai testés dans mon entourage, je les ai testés sur moi-même. L'expérience peut être répétée par tout un chacun dans la langue de son choix. Devant des signes écrits en *scriptio continua* (à la façon des anciens, donc), il y a d'abord un moment de perplexité pour nous, de perte de repères. On identifie, bien sûr, les lettres, puisque ce sont les mêmes qu'on connaît depuis longtemps. Mais les lettres ne semblent pas vouloir s'organiser en groupes de mots. Alors, spontanément, le lecteur a recours à sa voix : il prononce les lettres dans l'ordre, en espérant en tirer quelque chose et, tout à coup, il y a comme un moment de « reconnaissance » : l'étincelle ! À travers la séquence parlée, produite à partir de la séquence écrite, le lecteur a obtenu quelque chose que son « oreille » sait identifier tout de suite : un mot, voire une phrase.

Si j'ai parfois utilisé des textes dialectaux pour ces expériences, c'était bien sûr pour simuler une situation analogue à celle du lecteur grec : les dialectes, ou les patois, se pratiquent le plus souvent en dehors de l'espace régi par l'alphabet, ce qui rend leur orthographe instable, de la même façon que l'orthographe archaïque est instable. La normalisation de l'orthographe est l'un des facteurs qui expliquent que, pour nous, la reconnaissance des mots peut passer par une

¹¹ Ma grammaire de lycéen citait Ménandre, *Gnômai*, 438 : « Celui qui ignore les lettres ne les voit pas, tout en les voyant », ὁ γραμμάτων ἄπειρος οὐ βλέπει βλέπων, ce qui *mutatis mutandis* vaut également pour mon propos ici.

¹² SVENBRO, *o.c.* (n. 5), p. 184 n. 25.

reconnaissance « globale », où tout se passe comme si le mot écrit était un idéogramme et non pas le produit de l'analyse phonétique.

Quand j'ai essayé de présenter ce que je pense être la façon grecque de comprendre la « reconnaissance » propre à la lecture, l'*anagnôsis*, j'ai eu recours, à plusieurs reprises¹³, à un exemple tiré d'un roman célèbre, *Zazie dans le métro*, de Raymond Queneau. La première phrase du livre s'écrit ainsi :

DOUKIPUDONKTAN.

J'ai fait remarquer que cette phrase partage avec un document archaïque grec trois traits caractéristiques : elle est écrite en majuscules et en *scriptio continua*, son orthographe est phonétique (ce qui explique l'étrange présence de deux K dans un texte on ne peut plus français), sa syntaxe est celle de la langue parlée. Trois traits qui nous dépaysent et qui invitent le lecteur du livre à utiliser sa voix. Prononcée à haute voix, la séquence de lettres livrera son secret au lecteur, à condition que celui-ci possède une compétence suffisante dans le domaine du français parlé. Autrement dit, l'étude de cette phrase et de sa lecture permet d'avoir accès à la logique de la « reconnaissance » en matière de lecture, reconnaissance que les Athéniens ont mise en surbrillance en choisissant le verbe *anagnôskein* pour dire « lire ».

Prenons un peu de recul – pour nous rendre compte que tout ce raisonnement repose en fait sur la distinction établie par Bresson. Le moment de la reconnaissance est le moment où le lecteur reconnaît, dans les lettres alignées qu'il prononce à voix haute, un énoncé signifiant. Son attention ne porte pas sur leur identité individuelle mais sur la façon dont elles s'enchaînent. Les lettres alignées, qui auraient pu être « tapées par un singe », sont tout d'un coup reconnues comme formant une séquence pourvue de sens. Autrement dit, les *grammata* – identifiables, bien sûr, un par un – se sont organisés en *stoikheia*. Et les atomes en molécules, si l'on veut.

Dans *Phrasikleia*, je me suis à peu près arrêté à cette conclusion (1988)¹⁴. Quelque temps plus tard, dans un article intitulé « La cigale et les fourmis. Voix et écriture dans une allégorie grecque »¹⁵, je suis revenu à ce problème de façon passagère, sans saisir l'occasion d'approfondir ma recherche. Dans une note, je cite les *Scholies à Denys le Thrace* comme témoignage de la distinction *grammata/stoikheia*¹⁶ sans corroborer davantage mon hypothèse. En revanche, je cherche l'appui du Liddell-Scott-Jones, *s.v. stoikheion*, II, 1, qui n'est pas inutile mais non plus décisif. J'aurais dû me dire que le temps était venu pour corroborer l'hypothèse qui avait pris une place absolument centrale dans mon travail. Mais

¹³ SVENBRO, *o.c.* (n. 5), p. 184; *l.c.* (n. 5), p. 54; *l.c.* (n. 7), p. 546.

¹⁴ *O.c.* (n. 5), p. 184 et n. 25, où j'emploie le terme « *Gestalt* » pour la séquence graphique reconnue comme du langage.

¹⁵ SVENBRO, *l.c.* (n. 6), p. 1-21.

¹⁶ SVENBRO, *l.c.* (n. 6), p. 16 n. 87, *cf. o.c.* (n. 5), p. 13 n. 1; 93 n. 3.

ce n'est que récemment, répondant à une invitation à un colloque consacré à l'alphabet grec¹⁷, que je me suis finalement attelé à la tâche de trouver un document qui pourrait en quelque sorte prendre la place de mon raisonnement emprunté à François Bresson.

D'abord deux mots sur *La grammaire*, ou la *Tekhné*, de Denys le Thrace, le plus ancien manuel de son genre qui nous soit parvenu, datant du II^e siècle avant notre ère. C'est un ouvrage bref, résumant le savoir dans le domaine tel qu'il a été développé par les Stoïciens et les Alexandrins. Denys est l'élève d'Aristarque, le grand philologue à la Bibliothèque d'Alexandrie, surnommé d'ailleurs le *grammatikôtatos*¹⁸. De sa *Tekhné*, ou *Tekhné grammatiké*, nous avons une excellente édition, due à Jean Lallot¹⁹. Les titres des sept premiers chapitres (sur un total de vingt) donnent une idée de l'ouvrage : 1. « De la grammaire », 2. « De la lecture » (à voix haute, bien entendu). 3. « De l'accent ». 4. « Du point ». 5. « De la rhapsodie ». 6. « Du *stoikheion* ». 7. « De la syllabe ». Dans le chapitre 6, la distinction entre *grammata* et *stoikheia* est effectivement évoquée : « On les appelle *grammata* parce qu'on les forme par traçage (*grammais*) et grattage (*xusmais*) [...]. Les lettres sont également appelées *stoikheia* parce qu'elles forment un *stoikhon*, ou "rang", et ont une *taxis*, ou "position". » Ceci constitue déjà une indication de la différence entre *grammata* et *stoikheia*. mais c'est dans les scholies, abondantes, à ce petit chapitre (d'une quarantaine de lignes seulement) qu'on se renseigne plus en détail sur cette distinction, scholies pour lesquelles Apollonius Dyscole, le grammairien du II^e siècle de notre ère, semble avoir constitué l'autorité incontournable²⁰.

Je vais maintenant procéder à la lecture d'une série de passages tirés de ces scholies à Denys²¹. Ils porteront tous sur le chapitre 6, *Peri stoikheion*.

1. Certains des anciens disent que la voix est un corps, d'autres qu'elle est incorporelle. Car puisque les premiers disent qu'elle est de l'air mis en mouvement, ils se la représentent comme de l'air : l'air est un corps, constituant l'un des quatre éléments. Mais ceux qui disent qu'elle est incorporelle nient que la voix soit de l'air mis en mouvement mais considèrent qu'elle est une impression ou une sensation propre à

¹⁷ Colloque intitulé *Vokalernas vagg* (« Le berceau des voyelles »), Université de Stockholm, le 20 mars 2004.

¹⁸ Athénée, *Deipnosophistes* XV, 672f.

¹⁹ J. LALLOT, *La grammaire de Denys le Thrace*, Paris, 1998² (CNRS Éditions/ Sciences du langage).

²⁰ LALLOT, *o.c.*, p. 31-36. Les dates proposées pour les scholies à la *Tekhné* s'étalent sur une période allant du VI^e jusqu'au X^e siècle, mais les scholastes que je citerai – personnages dont nous ne connaissons pratiquement que le nom (Stéphanos, Mélampous, Diomède, Héliodore) – réitérent donc un savoir beaucoup plus ancien.

²¹ *Anecdota Graeca* II, p. 770-795 (éd. BEKKER [1816]). Dans mon choix de passages, j'indiquerai en note les pages et les lignes de l'édition de Bekker. Je renverrai parallèlement à *Scholia in Dionysii Thracis Artem Grammaticam* (*Grammatici Graeci* I, 3), A. HILGARD (éd), Hildesheim/New York, 1979² [1901].

l'ouïe. Ce qui est plus proche du vrai. Ceci est évident à partir du raisonnement suivant :

Des choses, certaines ont leur être dans le devenir, comme l'art du flûtiste et l'art du danseur. Car voilà des activités (*energoumena*), mais non pas des résultats (*gegonota*). Au même moment que l'activité cesse, ce qui est en train de devenir est détruit. D'autres choses ont leur être dans le résultat, comme l'art du sculpteur et l'art de l'architecte. Celles-ci n'ont pas leur existence dans leur devenir, dans la mesure où elles n'ont pas encore, dans leur devenir, de produit fini. Mais après l'accomplissement de leur devenir, elles ont, elles aussi, leur être, à savoir lorsque le produit est là.

Or, la voix a son existence dans le parler (*legesthai*), et par la suite elle n'existe pas. C'est donc évident qu'elle n'est pas un corps mais qu'elle est incorporelle²².

Qu'apprenons-nous dans ce passage²³ ? Il y est question de la voix, essentielle dans la lecture, ainsi que le lecteur de Denys l'a déjà appris au chapitre 2. Or, se demande le scholiaste, la voix est-elle un corps ou est-elle incorporelle ? Plutôt que de voir dans la voix un corps d'air, le scholiaste opte pour une définition « plus proche du vrai », faisant de la voix une « impression », ou « sensation », véhiculée par l'air. Pour en faire la démonstration, il oppose le flûtiste et le danseur au sculpteur et au constructeur de maisons. Ou plutôt leurs « arts » respectifs. L'essence de ce que fait le flûtiste et le danseur réside dans une *activité*. Ces activités musicales ont nécessairement lieu dans la dimension du temps. Elles sont inconcevables en dehors de la durée. En revanche, l'essence de ce que fait le sculpteur et l'architecte résiderait dans un *résultat*.

Dans ce chapitre, consacré aux lettres alphabétiques et donc à l'écriture, on se serait sans doute attendu à voir l'écrit classé avec la sculpture et l'édifice, avec des produits de *tekhnai* qui ont leur essence dans le résultat matériel. Un texte écrit, un *sungramma* n'est-il pas un résultat ? Oui, à sa façon, évidemment, mais cela serait sur un plan autre que celui où intervient la *phônè* du lecteur. Par exemple, en tant qu'exploit calligraphique. Pour le scholiaste, tout se passe comme si le *sungramma*, ou « texte écrit », ne pouvait pas se confondre avec la lecture qu'il va guider. Contrairement à son support, donc, la lecture ne saurait être considérée comme un résultat. Le *legesthai*, dit-il, est une activité dont la voix – non corporelle et dépourvue de l'inertie matérielle d'un résultat – fait partie intégrante. Aussi bien que la voix engagée dans une conversation (verbe : *dia-legesthai*), la voix lisante (verbe : *ana-legesthai* ou *epi-legesthai*) ne peut se penser que dans le devenir. Impossible pour un lecteur de saisir le *sungramma*, voire le sens de ce *sungramma*, de façon instantanée, tandis que le spectateur d'une sculpture ou d'un édifice se trouve devant un « résultat » immédiatement accessible

²² P. 770, 21-771, 6 (éd. BEKKER) : p. 181, 4-16 (éd. HILGARD).

²³ Je n'insisterai pas sur le schéma aristotélicien qui y transparait, avec la distinction entre *praxis* et *poiësis* à l'arrière-plan : voir, par exemple, Aristote, *Métaphysique* IX, 8, 11-13 (1050a) ; *Politique* I, 2, 5-6 (1254a) ; *Éthique à Nicomaque* VI, 4 (1140a).

en quelque sorte. Autrement dit, la perception des « résultats » du sculpteur et de l'architecte ne semble pas avoir besoin de la durée, bien que la fabrication d'une sculpture ou la construction d'un édifice s'étend dans le temps. Bien sûr, l'écriture, elle, est corporelle, matérielle: le livre est là, contenant de façon simultanée tous les éléments que le lecteur va parcourir en lisant, mais tout se passe comme si elle ne pouvait pas prétendre à être un résultat en ce qui concerne son contenu de livre. Comme si elle ne pouvait même pas prétendre à être du langage, s'il est vrai que le *legesthai*, le fait de « se faire lire », présuppose la durée.

Précisons. La lecture, placée sous le signe du devenir, dépend de l'écriture, qu'il s'agisse d'une inscription ou d'un livre. Si le scholiaste ne prend pas la peine de situer l'écriture en dehors du devenir, avec la sculpture et l'architecture, produisant des résultats²⁴, c'est que l'écriture, à ses yeux, n'est pas un résultat comme la sculpture: à la limite elle est un résultat inachevé. Elle est incomplète en elle-même. Il lui faut la voix. Elle ne devient du langage qu'à partir du moment où le lecteur lui apporte sa voix. L'écriture ne contient donc pas la voix qui va la parcourir: il n'y a pas de voix qui l'habite. De cette façon, l'écriture n'est tout simplement pas du langage.

Je viens de dire que, chez les Grecs, l'écriture est incomplète en elle-même. Je m'explique. Chez Hérodote, le verbe utilisé pour dire « lire » est *epilegesthai*, faisant de la lecture une espèce d'épi-logue dont l'écrit ne saurait se passer²⁵. Si de cette manière l'écriture est *incomplète*, cela veut dire que les *grammata* en tant que tels ne peuvent être considérés comme du langage. Du moins pas pris par eux-mêmes. C'est le lecteur qui, en lisant à haute voix, va apporter ce qui manque aux *grammata*, la voix et le sens.

2. Le mot *phônê* est formé de *phô*, voire *phainô*, « j'éclaire », devenant, grâce à l'ajout de la syllabe *nê*, *phônê*: car elle éclaire et fait voir de façon lumineuse les pensées. Ou bien parce que *phônê* est une espèce de *phó(to)n(o)ê*, « éclairage de la pensée ». Car elle fait sortir dans la lumière les pensées de l'esprit²⁶.

Le scholiaste fait ici deux efforts pour rattacher, par un raisonnement étymologique qu'il faut prendre très au sérieux, la voix à la lumière. Ce n'est pas que les étymologies qu'il propose soient valables du point de vue de la linguistique moderne. Mais elles constituent deux exégèses, dirais-je, qui nous renseignent sur la façon dont le scholiaste essaye d'articuler, de préciser et

²⁴ Inversement, il met entre parenthèses la « lecture » de l'œuvre d'art, sculpture ou édifice, comme si le spectateur n'avait même pas à se familiariser avec ce qu'il voit, par exemple en se déplaçant dans l'espace.

²⁵ SVENBRO, *o.c.* (n. 5), p. 72-73: 183.

²⁶ P. 771, 27-31 (éd. BEKKER): p. 181, 33-36 (éd. HILGARD).

d'enrichir le sens du mot *phônê*, « voix »²⁷. La voix, dit-il, donne un éclairage aux pensées cachées à l'intérieur de celui qui parle. Elle les fait voir, elle les rend accessibles. S'il est vrai que l'*anagnôsis* archaïque nécessite l'intervention de la voix, dont la séquence sonore va être identifiée comme du langage (« Ah ! C'était donc cela que cela voulait dire ! »), on comprend facilement pourquoi la voix a acquis la fonction d'éclairceuse.

Par le néologisme *phôtonôê*, il essaie en outre de suggérer l'existence d'un ancêtre pour le mot *phônê*, qui serait ainsi le résultat d'une érosion linguistique, réduisant les sept lettres de l'« ancêtre » aux quatre lettres du mot à expliquer. De nouveau, le lien entre la voix et la lumière suggère qu'il est question, puisque nous sommes dans un chapitre consacré aux lettres alphabétiques, du moment de la « reconnaissance » dans la lecture, ce moment où l'« oreille », soudain, reconnaît le sens des lettres écrites que la voix du lecteur prononce. La voix, de cette façon, produit la lumière soudaine qu'est la « reconnaissance » accomplie par le lecteur.

3. « Les *grammata* de l'alphabet sont au nombre de vingt-quatre. » Bien que Denys ait mis « Du *stoikheion* » comme rubrique du chapitre, il ne dit pas : « Les *stoikheia* de l'alphabet sont au nombre de vingt-quatre. » Pourquoi ? Pour montrer que les deux termes conviennent à la chose signifiée. D'autres disent qu'ils s'appellent *grammata* lorsqu'on les écrit, mais lorsqu'on les lit, ils s'appellent *stoikheia*²⁸.

Pour la présentation de mes passages choisis, j'aurais peut-être dû mettre ce morceau au début, au lieu de suivre l'ordre des *Anecdota Graeca*. Car c'est dans la dernière phrase que je trouve une position sur la distinction *grammata/stoikheia* qui vient finalement corroborer l'hypothèse que j'ai formulée, il y a longtemps, à partir de l'article de François Bresson. D'abord, il est vrai, le scholiaste suggère que les deux termes qui nous intéressent sont synonymes. Effectivement, leur différence ne semble pas toujours reconnue. Mais ce qui suit dans la scholie est d'autant plus précieux qu'il range les *grammata* du côté écriture et les *stoikheia* du côté lecture. Lorsqu'on écrit en Grèce ancienne, on décompose, ou analyse, la séquence parlée en signes alphabétiques, en signes *phonétiques*²⁹. On leur

²⁷ On reconnaîtra ici la position méthodologique de bon nombre de recherches que j'ai menées avec John Scheid. Voir par exemple J. SCHEID, J. SVENBRO, « Le mythe de Vertumne. Placez-moi sur un socle et je deviendrai une statue de bronze », *Europe* 82, n° 904-905, 2004 (*Mythe et mythologie dans l'antiquité gréco-romaine*), p. 174-189; également J. SVENBRO, « Le mythe d'Ajax. Entre *aïetos* et *AI AI* », *ibid.*, p. 154-173.

²⁸ P. 772, 4-8 (éd. BEKKER); p. 192, 24-28 (éd. HILGARD).

²⁹ Décrite ainsi, la manière grecque d'envisager le rapport « voix/écriture » semble décidément phonocentrique (pour la critique du phonocentrisme, voir en premier lieu J. DERRIDA, *La voix et le phénomène*, Paris, 1967). Ainsi convient-il d'apporter une nuance, en faisant remarquer que les premières inscriptions grecques, du type « Je suis le tombeau de Glaukos », sont plutôt graphocentriques, puisqu'elles ne peuvent être considérées comme des énoncés oraux confiés à l'écriture après coup (leur « je » ne désignant pas un locuteur humain, dont on transcrit les paroles) : au contraire, elles sont pensées à partir d'elle. Voir SVENBRO, *o.c.* (n. 5), p. 35.

enlève en quelque sorte le « souffle », la *psukhé*, propre à la voix. Ce n'est donc pas pour rien qu'on rencontre l'expression *grammata apsukha* en grec³⁰, en revanche, je n'ai jamais rencontré l'expression *stoikebeia apsukha*. Car c'est la voix qui, avec tout l'appareil respiratoire du lecteur, va redonner sens et vie aux *grammata apsukha*, ces signes dont j'ai dit qu'ils ne sont pas, ou pas encore, du langage. Le lecteur va recomposer les *grammata* que le scripteur a décomposés. Dans la lecture, les *grammata* muets vont être transformés en *stoikebeia*, intelligibles, dans leur sonorité, à l'« oreille ».

4. Autre définition. Un *stoikebeion* est l'élément le plus petit dont quelque chose est composé et en lequel quelque chose se décompose. À partir des *stoikebeia* les plus petits, au sens de la définition, se constituent les syllabes, des syllabes les mots, des mots les phrases, des phrases les poèmes et les écrits en prose. Et, inversement, les poèmes et les écrits en prose se décomposent en phrases, les phrases en mots, les mots en syllabes et les syllabes en *stoikebeia*, mais pas au-delà. Car le *stoikebeion* ne peut être décomposé en quelque chose de plus petit que lui³¹.

Je cite ce passage pour mettre en évidence un autre aspect du *stoikebeion*, à savoir son caractère d'« élément intégré », élément qui, ainsi que le dit Denys lui-même, a une position, ou *taxis*, dans un ensemble. Le *stoikebeion* ne peut donc pas être dissocié de sa fonction dans la hiérarchie constituée par la syllabe, le mot, la phrase et le texte (poétique ou en prose). C'est en tant qu'élément fonctionnel, ou plutôt : en tant qu'*élément intégré à un ensemble signifiant*, qu'il a reçu son nom. Des lettres « tapées au hasard par un singe » ne pourraient donc pas, strictement parlant, être considérées comme des *stoikebeia*. Elles constitueraient au contraire des *grammata*, des « éléments *non* intégrés à un ensemble signifiant ». On reviendra à la *taxis* des lettres plus loin.

5. Certains appelaient les lettres *phoinikeia*, dans l'idée que les lettres sont l'image de la voix, *phôn(ês) eik(ôn)*³².

À partir de *phôn(ês) eik(ôn)*, le scholiaste produit encore une étymologie que nous devons prendre au sérieux, bien qu'elle soit irrecevable par la linguistique moderne. L'étymologie en question suggère un rapport précis entre la voix du scripteur et l'écriture. Si le fait de voir dans l'écriture l'« image » de la voix nous semble immédiatement intelligible, à nous modernes (ne dit-on pas que l'écriture alphabétique « représente » la parole parlée ?), le problème ne se pose pas de la même façon pour les Grecs archaïques. Avant l'époque classique, l'écriture n'est pas là pour « représenter » la parole parlée. L'écriture est là pour permettre la *production* d'une voix, qui ne se trouve pas, même « représentée », dans l'écriture. Ce n'est qu'avec l'invention de la lecture silencieuse, grande

³⁰ Plutarque, *Vie de Numa*, 22, 2.

³¹ P. 773, 10-20 (éd. BEKKER) ; p. 31, 9-17 (éd. HILGARD).

³² P. 782, 9-11 (éd. BEKKER) ; p. 182, 26-28 (éd. HILGARD).

révolution, que la voix semble habiter l'écrit, qui désormais « parle » directement à l'œil³³. Pour la minorité des anciens qui lisaient de cette façon-là, en silence, l'écriture est sans doute déjà une « image » ou un *eikôn* de la voix. Mais pour celui qui transforme les *grammata* en *stoikbeia* en prononçant ce qu'il voit à l'intention de son oreille, les *grammata* ne sont que les *moyens de production* de la séquence sonore.

L'étymologie citée par le scholiaste est donc, à mon avis, à considérer comme un témoignage de quelqu'un qui lit en silence.

6. Les lettres s'appellent phéniciennes, selon Éphoros de Kymè et Hérodote, puisque les Phéniciens les ont inventées. Mais Euphronios dit qu'au début on écrivait au minium, qui est une couleur rouge (*phoinikeon*). Étéoneus et Ménandre disent qu'on les appelle ainsi, puisque les gens écrivaient sur les feuilles de palmier (*phoinika*). Ou bien, ce qui est une explication plus convaincante, puisque la pensée se colore de rouge (*phoinissetai*), ou bien s'éclaire (*lamprunetai*), par elles³⁴.

a) L'explication d'Hérodote et d'autres, selon laquelle on appelle les lettres « phéniciennes » en raison du fait qu'elles ont été inventées par les Phéniciens avant d'être empruntées par les Grecs³⁵, cette explication historique est toujours la nôtre, bien entendu. b) En ce qui concerne le témoignage d'Euphronios, il y a effectivement un lien entre l'écriture et la couleur rouge, utilisée pour rendre des lettres gravées dans la pierre plus lisibles³⁶. c) En ce qui concerne la troisième dérivation, on peut la comparer avec la Sibylle de Cumes, écrivant, précisément, sur des feuilles de palmier³⁷. d) La quatrième, fondée sur le « rougissement » de la pensée au moment où on lit, est plus difficile à commenter. Est-ce que le verbe employé, associé surtout à la couleur du sang, fait penser au lever du soleil ? En tout cas, l'écriture possède, ici, la capacité d'« éclairer » l'esprit³⁸, de même que nous avons vu que la *voix*, elle, a eu la vocation d'« éclairer » les pensées de quelqu'un. Cela signifie-t-il que, de nouveau, nous sommes passés de la lecture à haute voix à la lecture silencieuse ? Je suis enclin à le penser.

³³ Pour la lecture silencieuse, voir SVENBRO, *o.c.* (n. 5), p. 178-206.

³⁴ P. 782, 14-19 (éd. BEKKER) ; p. 184, 20-25 (éd. HILGARD).

³⁵ Hérodote, V, 54.

³⁶ W. LARFELD, *Griechische Epigraphik*, Munich, 1914³ (*Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft* I, 5), p. 131. Rappelons également la valeur symbolique de la couleur rouge : voir par exemple E.C. WUNDERLICH, *Die Bedeutung der roten Farbe im Kultus der Griechen und Römer*, Giessen, 1925 (RGV 20, 1), qui ne mentionne pas les lettres peintes en rouge.

³⁷ Varron chez Servius, *Commentaire à l'Énéide* III, 444.

³⁸ Cf. Eschyle, *Euménides*, 104 (φρὸν ὀμμασιν λαμπρύνεται, « l'esprit s'éclaire au moyen des yeux »).

7. Car le philosophe Platon critique, dans le *Phèdre*, l'invention des *grammata*, pour la raison qu'elle est devenue nuisible à l'éducation. Autrefois, l'enseignement philosophique se faisait au moyen de la voix vivante³⁹.

Si je cite ce passage, qui résume quelque peu brutalement la position de Platon dans le *Phèdre* (car la position du philosophe est à la fois plus complexe et plus nuancée⁴⁰), c'est pour mettre en question l'expression « voix vivante », *ζῶσεί... φωνήι*, courante chez nous les modernes, parfois sous sa forme italienne *viva voce*. Pourtant, la voix est bien « vivante », cela semble une évidence ! Inversement, on s'accorde assez facilement sur l'absence de vie des *grammata*, que les Grecs qualifiaient d'*apsukha*, dans le même sens qu'un bloc de pierre serait *apsukhos*. Les lettres n'ont effectivement pas de « vie », même si leur scripteur, à côté ou éloigné d'elles, est vivant. Surtout, la voix du scripteur, voire le scripteur lui-même, ne « vit » pas *dans* les lettres qu'il nous a laissées, telle une sauterelle mise en cage⁴¹.

Or, si l'on réfléchit bien, la voix n'est pas plus vivante que les lettres (et je ne pense pas aux voix enregistrées des temps modernes). La voix est bien celle *d'un vivant*, de l'interlocuteur qu'on a devant soi, c'est certain, mais dans quel sens serait-elle « vivante » ? Lorsqu'on dit qu'on « parle *viva voce* », ce qui est visé est simplement la présence de cet interlocuteur et la possibilité d'un échange immédiat avec lui.

8. D'autres peuvent dire que les lettres s'appellent *stoikheia* également du fait qu'elles imitent les quatre *stoikheia* : Feu, Eau, Air, Terre. Car de même que tout est composé (*sunkeitai*) de ces quatre *stoikheia*, qui dans le cosmos constituent les fondements, de même chaque acte de parole (*logos*), chaque texte (*sungramma*) et chaque livre (*biblion*) sont composés des vingt-quatre lettres (*stoikheia*), qui constituent leurs fondements à eux⁴².

L'analogie entre l'univers physique et l'univers du discours remonte au moins aux atomistes, dont Leucippe, qui a dit, par exemple, que « l'on écrit la tragédie et la comédie avec les mêmes lettres »⁴³. de même, dans le monde physique, ce sont les mêmes éléments qui se combinent et recombinent, donnant aux choses de la nature leur individualité ou leur spécificité. Il faut

³⁹ P. 785, 31-34 (éd. BEKKER) : p. 490, 22-24 (éd. HILGARD, qui n'imprime pas la dernière phrase).

⁴⁰ Voir SVENBRO, *o.c.* (n. 5), p. 218-238.

⁴¹ Voir *Anthologie palatine* VII, 193 (SIMIAS), avec l'analyse dans SVENBRO, *L.c.* (n. 7), p. 14.

⁴² P. 790, 13-19 (éd. BEKKER) : p. 35, 8-13 (éd. HILGARD). – À première vue, on aurait dit que le scholiaste (Mélampous ou Diomède), en parlant de vingt-quatre *stoikheia* et non pas de vingt-quatre *grammata*, contredit le passage cité *supra*, p. 132 sous le numéro 3 (et qui est attribué à Stéphane). Mais il n'en est rien, puisqu'il les envisage en tant que constitutifs du discours et non pas de l'alphabet. Cf. la définition du *stoikheion* chez Aristote, *Métaphysique* V, 3, 1-6 (1014a 26-b 15), où l'on retrouve *sunkeitai*, « est composé », comme chez notre scholiaste, par deux fois.

⁴³ Leucippe, fr. A 9 (éd. DIELS-KRANZ).

souligner que, historiquement, c'est le modèle alphabétique qui a servi au développement de la théorie atomiste et non pas l'inverse, ainsi que le prétend le scholiaste⁴⁴.

9. Mais c'est de *stoikbô*, « je marche », que d'autres dérivent *stoikbeion*, en tant que produisant une voix ou un acte de parole comme à partir d'un ordre. Car l'ordre, *taxis*, est le rang, *stoikbos*⁴⁵.

La production de la parole dépendrait, selon cette explication, de la position de chaque élément dans la séquence, comparable à un « rang » de soldats en marche. L'« élément » de la séquence parlée ou lue est associé au sens du verbe à partir duquel *stoikbeion* est formé et témoigne ainsi du lien étroit entre le mouvement de « marche » et l'« élément » de la séquence lue. La lecture est indissociable de ce mouvement de marche. Dans le dernier texte, nous trouverons un cas de *taxis* plus clair encore :

10. Et Denys dit qu'elles constituent des *stoikbeia*, parce qu'elles ont un certain ordre, *taxis*, les unes par rapport aux autres. Car dans ce cas-là elles sont des *stoikbeia*. Lorsqu'elles ne sont pas écrites en ordre, *kata taxis*, elles s'appellent *grammata* et non plus *stoikbeia*. Prenons par exemple les lettres dans le mot *pros*. Elles sont écrites correctement et *kata taxis*. Pour cette raison, elles s'appellent *stoikbeia*. En tant que *stoikbeia*, elles produisent la prononciation [pros]. Mais si je change leur ordre, en écrivant *rpas*, elles s'appellent *grammata* et non plus *stoikbeia*, – par le fait qu'elles ne se trouvent plus *kata taxis*⁴⁶.

On est particulièrement ravi de rencontrer l'exemple de la préposition *pros*, dont la séquence de lettres en fait un mot intelligible pour le lecteur. Tout dépend de l'ordre, de la *taxis*, dit le scholiaste, car si l'on modifie l'ordre, on obtiendra une séquence de lettres dépourvue de sens : les *stoikbeia* se sont en quelque sorte « atomisés » en *grammata*, c'est-à-dire en des éléments non intégrés à un ensemble, que le lecteur ne peut organiser en séquence signifiante. À moins qu'il ne soupçonne une faute d'écriture et restitue l'orthographe.

Pour conclure sur le mode linguistique – ainsi qu'il convient à Genève –, je voudrais envisager l'opposition *grammata*/*stoikbeia* d'une manière qui, en peu de lignes, nous permette d'en saisir l'essentiel. Plus précisément, je voudrais faire appel à la « notion de marque », découverte en phonologie mais appliquée par la

⁴⁴ Selon une tradition unanime, Empédocle est censé avoir utilisé le terme *stoikbeia* pour les quatre éléments (Empédocle, fr. A 28-45 [éd. DIELS-KRANZ]); pourtant, le terme n'apparaît nulle part dans ses fragments, où, à une occasion, il semble remplacé par *rhizômata*, « enracinements » (fr. B 6). Ainsi, nous n'avons pas d'idée précise sur la manière dont Empédocle, avant Leucippe, a appliqué la métaphore alphabétique aux choses de la nature. Décomposés par le *Neikos*, principe opposé à celui de la *Philia*, les quatre *stoikbeia* se retrouvent-ils dans la position des *grammata* ?

⁴⁵ P. 791, 7-8 (éd. BEKKER); p. 192, 8 et 22-23 (éd. HILGARD).

⁴⁶ P. 793, 1 – 795, 2 (éd. BEKKER); p. 197, 17-23 (éd. HILGARD).

suite dans le domaine de la signification⁴⁷. Autrement dit, l'opposition *grammata* / *stoikheia* serait à comprendre dans les termes « non marqué » et « marqué » de Roman Jakobson⁴⁸ : *gramma* serait le terme non marqué de l'opposition, tandis que *stoikheion* son terme marqué. *Gramma* constituerait la notion globale, *stoikheion* la notion spécialisée. Ainsi, on comprend que *gramma* peut désigner non seulement la lettre alphabétique hors contexte, « non intégrée à un ensemble signifiant », mais encore la lettre en tant que partie d'une séquence signifiante. Conformément à son étymologie, en revanche, *stoikheion* ne désigne pas la lettre alphabétique hors contexte, il désigne la lettre en tant qu'intégrée à une séquence intelligible. De cette manière s'explique le paradoxe – qui, en réalité, n'en est pas un – en vertu duquel Denys, dans son chapitre consacré au *stoikheion*, se réfère aux lettres de l'alphabet avec le terme *grammata*, car il sait bien que l'alphabet, tout en formant une séquence rigoureusement ordonnée de lettres, ne constitue pas une « séquence intelligible » au sens de « séquence formant un ou plusieurs mots ».

Je redonne la parole au scholiaste : « Bien que Denys ait mis “Du *stoikheion*” comme rubrique du chapitre, il ne dit pas : “Les *stoikheia* de l'alphabet sont au nombre de vingt-quatre” »⁴⁹. Pour une raison très simple, pouvons-nous ajouter maintenant : « alignées de α jusqu'à ω »⁵⁰, ses vingt-quatre lettres ne forment ni un mot ni une phrase.

Jesper SVENBRO

Centre Louis Gernet
2, rue Vivienne
F – 75002 PARIS
Courriel : jesper.svenbro@wanadoo.fr

⁴⁷ O. DUCROT, T. TODOROV, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, 1972, p. 148.

⁴⁸ Pour l'opposition « marqué/non marqué », voir G. NAGY, *Pindar's Homer*, Baltimore/Londres, 1990, p. 5 n. 16, citant R. JAKOBSON, *Shifters, Verbal Categories and the Russian Verb*, Cambridge, Mass., 1957; repris dans *Russian and Slavic Grammar. Studies 1931-1981*, M. HALLE, L.R. WAUGH (éds), La Haye, 1984.

⁴⁹ Cité *supra*, p. 132, sous le numéro 3.

⁵⁰ C'est en fait de cette manière que Denys s'exprime dans la phrase que le scholiaste commente : ἀπὸ τοῦ α μέχρι τοῦ ω.